

# Une amie vaudoise de Mme Schiller : Jeanne Huc-Mazelet

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **45 (1937)**

Heft 6

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-35179>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

## Une amie vaudoise de Mme Schiller : Jeanne Huc-Mazelet.

---

Jeanne Huc-Mazelet descendait d'une antique famille languedocienne, qui fournit aux Camisards un prédicateur fameux, et à Morges dès le milieu du XVIII<sup>me</sup> une dynastie de médecins, puisque quatre générations de Mazelet y exercèrent l'art d'Hippocrate.

Née en 1765, Jeanne eut une enfance et une adolescence sans histoire. Ce fut une charmante jeune fille si l'on en croit la tradition et un pastel de l'époque, qui la représente en costume Louis XVI, sous la perruque, avec un fichu blanc orné d'une collerette. Très droite, la tête haute, un air de décision émane de sa petite personne. Et les yeux bruns aux longs cils recourbés sont pétillants d'intelligence.

En 1790, elle partit pour la cour de Russie. Elle devait y passer quatorze ans, gouvernante de la grande-duchesse Marie, l'une des filles du tsar Paul I. Une de ses amies, qui quitta Morges avec elle, Esther Monod, était gouvernante d'une autre des fillettes, Hélène, future duchesse de Meklembourg-Schwerin ; une Broyarde, M<sup>lle</sup> de Sybourg, d'une troisième, Anne, qui épousa le roi Guil-

laume II des Pay-Bas ; et F.-C. de La Harpe éduquait deux des frères, Alexandre et Constantin. Ainsi Jeanne se trouvait en pays de connaissances. La cour même lui parut patriarcale et morgienne. « Nous vivons ici à peu près comme à Morges », mandait-elle à peine arrivée. Avec les Russes, elle se sentait à l'aise « comme avec nos plus accoutumés amis de Morges ». Parcourant les jardins de Peterhof, elle se croyait à Tolochenaz ou à Lully. Près du palais, une porte lui rappelait celle « qui ferme la cour de M. le banneret de Mandrot, derrière la ville ». Et elle ne s'étonna guère de rencontrer en ces pays lointains des Morgiens d'occasion, le baron d'Asch, ancien pensionnaire de M. Silvestre, les Lanskoy qui avaient habité Morges... Le grand-duc Paul, le futur tsar, et sa femme n'avaient-ils pas été un jour sur les rives du Léman les hôtes d'Emmanuel Monod ?

Et les milieux, où elle pouvait « parler suisse », évoquer les souvenirs helvétiques, « danser les allemandes de nos villages », ne manquaient pas. Ainsi, chez M. Wagnon, un brave homme, qui veillait sur les intérêts financiers de Jeanne, l'obligeait à des économies forcées ; chez les Duval, bijoutier de la cour et consul suisse<sup>4</sup>. M<sup>me</sup> Duval était la sœur d'Etienne Dumont, qui fut lui-même pasteur de l'église française de St-Pétersbourg, et dont l'éloquence quelque peu théâtrale (il répétait ses sermons avant de les prêcher, devant un des comédiens du Théâtre impérial, qui lui donnait directions et conseils) eut un succès fort grand, puisque le favori Potemkine voulut entendre son sermon sur l'égoïsme, un de ses morceaux d'apparat. Ou encore chez M<sup>me</sup> de Ribaupierre<sup>5</sup>, la veuve de l'ami du favori Mamonov et l'arrière-grand-mère d'un des meurtriers de Raspoutine, une maison accueillante « où l'on sait avoir pour ce qui n'est pas

russe des égards et des bons procédés ». Enfin et surtout chez les La Harpe.

F.-C. de La Harpe était « l'appui et le directeur » de la jeune Morgienne. Chaque jour, à la fin de la matinée, pendant que les petites princesses vont présenter leurs hommages à l'impératrice Catherine, il passe saluer ses compatriotes : « il a pour nous les soins d'un père pour ses filles, ne permet pas que rien ne nous manque, il fait ce qu'il peut pour nous mettre toujours plus à notre aise. » Sa sollicitude est à elle seule une garantie : « J'aimerais que les personnes qui ont pu croire que cette place était dangereuse pour les mœurs passent nous y voir, elles seraient bien désabusées. » Il n'était d'ailleurs point un mentor revêché ; il était de tous les bals et des soupers qui joyeusement distrayaient les Suisses exilés. Il présentait à ses protégées des amis de passage, un jeune officier de marine « très franchement honnête homme, et pour le caractériser, ami particulier de M. de La Harpe. C'est une qualité qui me fait toujours désirer de vous faire connaître ceux qui la possèdent. » Il organisait même chez lui des réceptions cordiales, et quelques jours avant son mariage, « il nous a invitées encore pour manger des pommes de terre frites ». « Aller chez un homme sans femme a l'air d'une escapade, notait la brave Jeannette, à une autre occasion, surtout quand on y passe la moitié de la nuit comme nous avons fait ! » L'arrivée de M<sup>me</sup> de La Harpe ne mit point fin à ces agapes. Bonne, simple, elle devint rapidement une amie. Et tandis que son mari prête à M<sup>lle</sup> Mazelet l'*Emile*, « que je n'ai jamais bien lu, je tâcherai de le comprendre », elle prépare le pique-nique : bœuf en gelée, œufs durs et cerises, que l'on ira déguster au sommet de quelque colline. Le départ des La Harpe fut pour elle un vrai chagrin, et elle fut heu-

reuse de les revoir en 1801. Elle trouva Frédéric-César vieilli, mais toujours gai malgré ses déboires. « Il parle de tout avec une étonnante modération. Il n'en est pas moins attaché à son pays. On prétend que les Français en veulent au Pays de Vaud et au Valais ; je lui ai demandé s'il le croyait. Il dit que non seulement les Français le veulent, mais des Suisses aussi. Lui est contre ; comme nous, il voudrait que la Suisse restât dans son intégrité. »

M<sup>lle</sup> Mazelet voyait d'autres compatriotes encore : deux des professeurs des grandes-duchesses, de Sibourg, frère de la gouvernante, brave érudit sans malice, et du Puget, « un vrai Suisse, sans façon, de l'esprit naturel, point arrangé », mais un original ; démocrate étourdi et enthousiaste, il clamait partout que les rois étaient des drôles ; un jour, trahi par un de ses amis vaudois, il fut envoyé en Sibérie, puis grâcié. Elle voyait Roland de Romainmôtier, « aimable jeune homme rempli d'honnêteté », un Martin de Genève, qui dansait à ravir, un vieux M. Fazy, et une Charlotte Pache, qui devint M<sup>me</sup> Fazy, pour son malheur d'ailleurs, une demoiselle Fasnacht, une dame Bornand, un jeune Mayor, M<sup>lle</sup> Calame, et d'autres. Et il y avait les Suisses de passage, comme le Docteur Gottofrey d'Echallens, médecin de l'ambassadeur de Pologne, un de Roll de la suite du comte d'Artois, le jeune Grivel, le fils de la sage-femme de Morges, valet de chambre d'un lord errant, M. de Stall, secrétaire de l'ambassadeur de Vienne. Ce de Stall était Allemand, mais ayant passé une année à Lausanne chez l'avocat Porta, il aimait la Suisse comme une seconde patrie. C'était une âme « sensible ». Il quitta la Russie en pleurant, regrettant moins le pays que les amis qu'il s'y était faits, et surtout une jeune personne. « Il nous

l'a recommandée. Elle n'a que quinze ans ; elle est belle et elle l'aime... On dit qu'il espère être en état un jour de lui offrir sa fortune. Il avait le cœur gros quand il nous a embrassés, il nous a dit adieu avec bien de l'amertume. J'ai versé des larmes en pensant que ce serait peut-être le dernier. » Et n'oublions pas un Neuchâtelois, de Sandoz, précepteur de l'héritier de Mecklenbourg, ancien colonel au service de Hollande, qui tomba amoureux de Jeannette. « C'est un homme de cinquante ans, fort gros, superbe figure pour la dignité ; le pied un peu enflé des suites de la goutte. Il porte la tête haute, a l'air sévère d'un homme parfaitement comme il faut. » Elle l'aimait pour sa politesse, son esprit « gai-sérieux », et ce qui achevait de le lui rendre sympathique, c'étaient ses malheurs : « Je n'en connais pas toute l'étendue, mais je sais que sa vie est un tissu d'infortunes. » Les confidences s'enchaînèrent. « Nous causions beaucoup, comme des connaissances de longue date. Il me dit qu'il était malheureux pour lui de m'avoir trop vue... et il ajouta tant de choses que j'avoue que j'en fus muette d'étonnement et sur quel jour honnête et propre à m'intéresser, cet homme ne s'est-il pas montré à moi ! » La famille Mazelet ne partagea pas cet enthousiasme. Elle trouva sans doute la différence d'âge trop grande, la situation du prétendant précaire. En fille docile, Jeannette renonça à poursuivre ce roman ébauché.

Elle était d'ailleurs de nature prudente. Sa correspondance le prouve. Elle s'étendait avec force détails sur les faits et gestes de son élève : « C'est une enfant rare, il n'y en a pas deux comme celle-là au monde. » Elle citait ses mots : « Elle me fait des questions singulières, elle me demandait : Aujourd'hui, où était-il hier ? » Elle vantait son sens de la répartie : « Je lui dis : Faites usage

de votre esprit ! — Mon esprit, je le garde pour m'en servir quand je serai grande. » A cinq ans « Maria Paulowna est vive, décidée, curieuse... elle parle le russe, l'anglais et le français avec beaucoup d'aisance. Elle comprend l'allemand, et dans un an, peut-être, apprendra l'italien. » La pédagogie d'alors ne craignait pas le surmenage.

S'agissait-il de décrire les splendeurs des bals au Palais Taurique, le pittoresque des cérémonies du couronnement de Paul I<sup>er</sup> ou d'Alexandre, les richesses du Kremlin, M<sup>lle</sup> Mazelet était infatigable et les pages succédaient aux pages, les détails aux détails. De multiples faits-divers trouvaient en elle une narratrice jamais à court de remarques ni d'épithètes amusées. Elle se plaignait du carême orthodoxe qui proscrit les œufs parce qu'ils viennent d'un animal, et l'obligeait pour son thé à se servir de lait d'amande. Elle déplorait que la cherté de la vie, la fluctuation des changes, la baisse de son traitement, ne lui permettaient pas des économies qu'elle aurait aimées plus coquettes<sup>5</sup>. Elle ne cachait pas les dangers qu'on court en mangeant des épinards servis dans un plat d'argent, car les plats peuvent avoir du vert de gris, et des Moscovites en firent l'expérience mortelle. Elle décrivait les sites entrevus, l'agencement de sa chambre, avec un fourneau de catelles blanches surmonté de belles urnes de porcelaine, les murs peints couleur paille, garnis de fleurs bleues et de petits paniers en festons. Elle avouait que parmi les disciplines qu'elle enseignait, elle n'aimait pas la géographie, dont elle ignorait tout, et cependant c'étaient ces leçons-là qui avaient le meilleur résultat.

Mais, sa famille aurait voulu d'autres renseignements sur la situation politique, sur la vie secrète de la cour. Tant de bruits circulaient. Il se passait chez les tsars

de si curieuses choses et des drames si épouvantables. M<sup>lle</sup> Mazelet sur de tels secrets était d'une discrétion inébranlable. « Tu te plains de ce que je ne vous dise pas assez. Une grande partie je la tais par prudence. Je suis dans la maison, je me fais un devoir de me taire sur tout ce qui n'est pas public. Tout ce qui m'est connu dans les appartements est sacré pour moi. » Aussi voyez en quels termes elle parlait du favori Orlow, un homme respectable, père modèle, qu'elle vit porter avec tendresse sa fillette dans ses bras pour traverser, un soir de pluie, la place boueuse afin que l'enfant pût entendre la musique des gardes. Potemkine, un noble ami de Catherine, qui fut toute triste à sa mort : « On a craint pour Sa Majesté, car de telles pertes l'affligent. Mais son chagrin ne l'a pas empêchée de songer à l'empire. Elle se fit saigner et tint conseil le soir même. Le lendemain, elle nomma les personnes à qui elle confiait les charges que réunissait le prince. » De la mort tragique de Paul I<sup>er</sup>, M<sup>lle</sup> Mazelet donne la version officielle : l'apoplexie. Le complot contre l'empereur avait échoué, et non seulement Alexandre n'y avait pas été mêlé, mais « beau comme un ange », il avait toujours été un « excellent fils ». Et se doutant peut-être des accusations que certains portaient contre lui, elle prit la peine de souligner ce témoignage admiratif.

Cependant, durant les dernières années du règne de Paul I<sup>er</sup>, elle ne put cacher les effets de la tyrannie de ce monarque. Les étrangers durent à plusieurs reprises prêter serment de fidélité. En Russie comme en Suisse, certains moments étaient peu agréables. Aux plaintes des Morgiens, elle joignait les siennes : « Ici comme chez vous nous avons vécu une année de convulsions, guerres, tremblements de terre, orages, pluies continuelles. » Et



elle déclarait : « Quoi qu'il arrive mon Dieu sera mon Dieu, mon pays mon pays. Je ne crois pas que les circonstances ne puissent jamais m'obliger à quelque acte que mon cœur réproouve. » Elle pensait au moment où la paix revenue, elle aurait sur les rives du Léman, une « petite maison solide, un peu d'entour, un peu d'argent de reste pour voyager. » En 1801, elle fit acheter pour elle ce qui sera son domaine de Tolochenaz, d'anciennes terres du chapitre que l'Etat avait vendues en 1798 à un citoyen de Morges, Hochreutiner : placement de fonds et retraite future<sup>7</sup>.

Elle ne put venir l'habiter que trois ans plus tard, quand son élève eut épousé le prince héritier de Weimar, Charles-Frédéric. Elle était libre. Son frère Jean-David, qui venait d'obtenir à Göttingue son doctorat en médecine, alla la chercher. Ebloui par la situation de Jeannette, la rente modeste que lui servirait le tsar, il écrivait à leur père : « Elle aura de quoi payer ses dettes [ce qu'elle devait encore sur son domaine], et assez de reste pour que tu ne sois plus en peine de ton existence ni de la sienne. Ainsi, docteur, ferme ta boutique, reste tranquille... Prépare-nous un bon dîner pour que Jeannette reprenne goût aux jouissances tranquilles du Pays de Vaud. Moi je compte sur quelques bons raisins et quelques bonnes poires. Tolochenaz est-il prêt à recevoir Son Altesse ta fille ? »

L'Altesse arriva. « Morges, écrit-elle alors à son amie Esther Monod, qui était devenue la générale Rath, est toujours le même à l'égard des arrivants : ce sont des visites, des invitations... Bien des peines m'enlèvent tout courage. » Regrets d'une existence qui avait eu ses charmes et dont à distance les ombres s'estompaient ; douleur de trouver au foyer les places vides de son

grand-père et de sa mère ; chagrin aussi de voir succomber Lisette, sa petite chienne, qui avait mal supporté le voyage et avait péri malgré de multiples vésicatoires. Loisirs pesants, ennui.

Le temps est le meilleur consolateur. M<sup>lle</sup> Mazelet s'attacha à son Tolochenaz. Elle l'habita jusqu'à sa mort, en 1852, alors qu'elle était dans sa quatre-vingt-septième année. De nouveaux liens se tissèrent entre elle et son domaine. Son frère lui donna des neveux et nièces qui vinrent égayer la bonne tante. Elle s'intéressa fort à leur éducation et à leur hygiène. Car elle avait en puériculture des idées qui devaient paraître révolutionnaires. Elle trouvait dangereuse la coutume d'entourer la tête des petits enfants de nœuds de rubans, surmontés d'un chapeau, d'une écharpe de laine et d'un bonnet. Elle ne voulait plus de cette superposition et préconisait l'usage d'un bonnet de bazin doublé de taffetas, selon les exigences nouvelles des médecins allemands.

Et il y avait le voisinage de La Harpe, puis dès 1817 de la générale Rath, qui avait quitté sa terre seigneuriale de Rujen-Grosshof en Livonie, cadeau de Paul I<sup>er</sup>, pour se retirer à Bel-Air ; à Riond-Bosson, la duchesse d'Otrante, et à Morges tant de vieux et fidèles amis.

Et n'oublions pas les nobles étrangers de passage : le prince de Mecklembourg, veuf de la grande-duchesse Hélène ; Augusta, future impératrice d'Allemagne et fille de Maria Paulowna ; le frère d'Augusta, Charles-Alexandre, qui devait faire de Weimar un centre musical, comme son grand-père avait fait de cette ville une capitale intellectuelle. Charles-Alexandre, à peine arrivé à Tolochenaz, fut atteint de rougeole. M<sup>lle</sup> Mazelet le soigna avec un dévouement dont on parla beaucoup à Weimar, et elle hâta sa convalescence par une alimenta-

tion choisie où les scorsonères et les artichauts de son jardin occupaient une grande place. La Harpe vint lui rendre visite et lui apporta une magnifique ceinture. De retour en Allemagne, en témoignage de reconnaissance, Charles-Auguste envoya à La Harpe son portrait et à son hôtesse-infirmière une montre si belle qu'elle ne voulait pas la porter, et qu'elle l'aurait gardée inutilisée comme une relique de prix si la grande-duchesse n'était intervenue. A un autre jeune prince, elle offrit même un bal qui eut grand succès. Enfin elle reçut, plusieurs fois, Marie Paulowna elle-même. Lors d'une de ses visites, en 1849, un petit incident se produisit. Les neveux et nièces de M<sup>lle</sup> Mazelet devaient présenter leurs hommages à la souveraine. Munis de leurs plus beaux atours, chapitrés d'importance par leur tante, qui n'avait pas l'habitude de badiner avec la politesse, ils entrent dans le salon. Révérences inhabiles, compliments rougissants ; tout se passait le mieux du monde, quand la cadette, une fillette de trois ans, de caractère révolutionnaire et ennemie des convenances, tira la langue à la grande-duchesse. On emporta la coupable, et l'offensée rit de bon cœur.

M<sup>lle</sup> Mazelet quittait rarement son domaine. Elle visita les Cévennes, berceau de sa famille. En 1810, elle accomplit un voyage diplomatique. Les Alliés avaient décidé de faire de la Suisse le centre de leurs opérations militaires, et plusieurs Vaudois intervinrent auprès du tsar, sur l'instigation de F-C. de La Harpe. Henri Monod partit pour Francfort où résidaient les souverains alliés, Esther Rath-Monod l'avait recommandé à Alexandre I<sup>er</sup>, et de son côté Jeanne Huc-Mazelet avait écrit à la reine de Wurtemberg, et à la grande-duchesse de Saxe-Weimar, sachant combien ces princesses étaient attachées à leur frère Alexandre. Enfin, elle partit pour intercéder elle-

même. De Schaffhouse, Catherine de Wurtemberg l'avait tenue au courant : « Arrivez, ma chère et bonne Jeanette, et dépêchez-vous. Vous trouverez ici l'empereur. Vous aurez du plaisir à le revoir. Il me charge de dire... qu'il est complètement contre la violation du territoire suisse et de votre neutralité, et encore plus contre toute espèce de changement dans l'intérieur. » Ainsi la Suisse dut de n'être qu'un chemin de passage et non un centre d'opérations militaires permanentes non seulement à La Harpe et au général Jomini, mais à M<sup>lle</sup> Mazelet. A elle aussi revient une part de l'opposition du tsar à la rétrocession de Vaud et d'Argovie aux Bernois.

Surtout, elle fit de fréquents séjours à Weimar, auprès de son ancienne élève ; elle y vit Goëthe, Wieland, le bon Meyer, ce peintre zurichois devenu l'intime de l'Olympien, M<sup>me</sup> de Stein et la comtesse de Fritsch. Une volumineuse correspondance témoigne du nombre et de la fidélité de ces amitiés. Elle n'oubliait pas certes les amis de Russie, Esther Rath, qui de sa terre de Livonie lui narrait ses joies et ses soucis de propriétaire : les cent bœufs quelque peu alcooliques qu'elle engraissait avec du marc d'eau-de-vie, les ravages de la gale parmi ses serfs qu'elle soignait avec une pommade de son invention, les méfaits plus terribles encore des troupes de Napoléon, qui dévastaient tout sur leur passage, et la conduite courageuse de son mari, le général, devant Moscou en flammes... C'était évidemment bien avant qu'Esther se fût séparée de son valeureux époux, dont à Bel-Air elle parlait en des termes moins élogieux. A des petits-neveux de son amie Mazelet, elle disait un jour : « Mes enfants, si vous êtes sages, je vous montrerai la plume de ce gueux de général ! » C'était une belle plume blanche comme le panache du roi Henri...

Et elle correspondait encore avec la veuve de Paul I<sup>er</sup>. avec d'anciennes collègues. Mais la plus grande partie de son courrier venait d'outre-Rhin : du roi et de la reine de Wurtemberg, de la princesse royale de Prusse, de la reine de Hollande, du brave Meyer, de Soret, le précepteur de l'héritier de Saxe-Weimar<sup>8</sup>, de Wieland, du grand-duc de Weimar, qui lui confiait ses joies maritales. — « Je puis vous assurer, Mademoiselle, que ceux qui disent que l'amour cesse après le mariage, sont des menteurs. Moi [il était marié depuis deux mois], au moins, je trouve qu'il a beaucoup augmenté chez moi depuis que je suis marié. Et je peux vous assurer que je n'ai jamais aimé votre princesse autant que maintenant. » Plus tard, il lui annonça la naissance de son fils ; puis ses craintes, parce que les dents de cet enfant, à six mois, n'avaient pas encore percé, et pourtant « il est gros et gras, et montre déjà beaucoup d'intelligence ». C'était un brave homme, ce Charles-Frédéric, plus occupé de chasses que de sa femme, quoi qu'il en dise, et qui sut habilement épargner à ses Etats, en 1848, les troubles qui ébranlèrent les trônes de ses voisins.

La grande-duchesse, semaine après semaine, contait à sa chère Jeannette les menus faits de sa vie et les nouvelles de Weimar. Grands événements comme la mort de Goëthe, ou le mariage d'Augusta avec Guillaume de Prusse, un gendre « infiniment bien », ravages du choléra et de la guerre, troubles d'Iena où les étudiants en révolte contre le Sénat académique cassent les vitres et assomment un passant trop curieux. Nouvelles du grand-duc « qui t'embrasse bien comme d'habitude », et à qui son épouse pense offrir pour Noël une cruche à boire en ivoire. Projets moins intimes : plantations d'arbres qu'elle envisage pour le parc de l'hôpital, encouragements qu'elle

donne aux enfants du duché pour qu'ils apportent leurs sous à la Caisse d'épargne scolaire, et de cette caisse elle entretient aussi le « bon M. La Harpe ». Pensées mélancoliques ou tracas, car elle ne cache rien à cette « amie parfaite », selon le mot du roi de Wurtemberg. Réflexions que lui suggère l'arrestation de la duchesse de Berry, cachée derrière une cheminée, vendue par un « juif de Cologne, déguisé en Italien, pour trois cent mille francs !... histoire si étrange ; si, dans beaucoup de phases qu'elle présente, elle peut étonner à juste titre par son caractère aventureux, je ne m'arrête qu'au courage que la duchesse a déployé qui est du genre le plus rare ; ce dévouement qui avait son fils pour but n'en restera par moins respectable ». Plaisirs goûtés à entendre les rossignols, à parcourir une campagne superbe, à visiter une « famille de fermiers, qui m'a charmée », à contempler une exposition de fleurs. Lectures aussi. Marie Paulowna aimait Molière ; elle en lisait à son fils l'*Avare*, le *Bourgeois Gentilhomme*, le *Malade imaginaire*. Elle trouvait tel roman de Sophie Gay « un peu scandaleux », mais plein de remarques fines et d'esprit. « Pour me remettre les esprits, j'ai lu un charmant vaudeville de Scribe : *Une monomanie*. Fais-le toi prêter, je t'en prie. Il est excellent et vous drape le romantisme, le goût des crimes et des suicides comme ils le méritent. » Aussi n'est-il pas étonnant que *Lucrèce Borgia* la remplît d'horreur et qu'elle approuvât M<sup>lle</sup> Mazelet d'être antiHugo : « Tu as raison de ne pas vouloir lire les œuvres du sieur Hugo ; elles sont trop forcenées pour plaire et l'on souffre en les lisant. » Et elle ne dédaignait pas les livres d'histoire, les mémoires de la duchesse d'Abrantès, tel livre sur la Pologne, que lui avait recommandé F.-C. de La Harpe, une biographie du duc de Reichstadt, des

pages « curieuses » de Martignac. Et que de protestations d'amitié : « Dis-moi que tu m'aimes, j'en ai besoin. » « Tu me manques en tout, je ne sais que faire de mes pensées et de mes réflexions depuis que je ne puis les faire tout haut en ta présence. » A peine M<sup>lle</sup> Mazelet a-t-elle quitté Weimar, qu'elle lui écrit afin qu'à la prochaine étape elle reçoive son mot : « Plus de vingt fois aujourd'hui j'ai voulu t'appeler. Hélas ! tu es loin de moi. Nous pensons à ton retour avec impatience. Je crains que tu aies froid avec ton petit et léger manteau. » Toujours l'assurance que ses « chambres rouges » du château l'attendent, et que pour tromper l'ennui, son ancienne élève contemple souvent le plan, qu'elle a fait encadrer, de la maison et du jardin de Tolochenaz.

Parmi les correspondants weimariens de notre Valdoise, il convient de faire une place à part à Charlotte de Schiller.

Charlotte de Schiller et sa sœur Caroline de Wolzogen étaient pour Jeannette de vieilles connaissances. En 1783, jeunes filles, elles avaient séjourné longuement en Suisse avec leur mère<sup>9</sup>. Elles avaient admiré à l'arsenal de Berne l'arbalète avec laquelle Tell aurait tiré la pomme sur la tête de son fils ; à Zurich, elles avaient vu Lavater, qui leur était apparu comme un ange authentique. Lausanne les avait reçues en un printemps fleuri de lilas et elles avaient goûté le panorama d'Aubonne. Puis elles étaient demeurées presque un an à Vevey. Tandis que Caroline, décidée et sportive, montait à cheval et nageait comme une sirène, Charlotte contemplait le paysage à travers ce qu'elle appelait « l'atmosphère miraculeuse des poèmes de Rousseau ». Elle aimait un chemin sinueux, bordé de petits murs, d'où elle voyait au crépuscule la coloration des Alpes de Savoie et des collines de Lavaux, et les

pentés des Pléiades avec leurs chalets perdus dans la verdure. L'instituteur Fauconnier lui apprenait le français, et un jeune Vaudois qui lui inspira des vers : « Je repensai souvent en pleurant à l'heure où je te trouvais... » Elle faisait de la musique avec la nièce du bailli de Lentulus, Julie de May. Or, Lentulus était le cousin germain de M<sup>me</sup> Emmanuel Monod, la mère d'Esther. Les Monod passaient la saison des vendanges à Vevey, dans leur beau domaine des Gonelles, que M<sup>me</sup> Monod tenait de ses parents, car elle était Veveysanne et née Perronet. Et souvent Jeannette fut de la partie. Aussi quand, à son retour de Russie, M<sup>lle</sup> Mazelet passa en Saxe, son premier soin fut de s'arrêter chez M<sup>me</sup> de Wolzogen, dont elle avait rencontré, quelques mois auparavant, le mari à Saint-Pétersbourg, où il était allé demander pour l'héritier de Saxe-Weimar la main de Marie Paulowna<sup>10</sup>. Durant les séjours de M<sup>lle</sup> Mazelet à Weimar, elle vit souvent M<sup>me</sup> de Wolzogen<sup>11</sup>, et plus encore Charlotte de Schiller.

Sans apporter à l'histoire littéraire des renseignements nouveaux, les longues missives de Charlotte de Schiller à son amie ne sont pas dépourvues d'intérêt. Elles contribuent à donner de la cour de Weimar et de ce milieu artistique une vision de simplicité patriarcale, sans en cacher les faiblesses. Admiration pour la souveraine « notre bon ange »<sup>12</sup>, attachement à la famille régnante, au vieux duc Charles-Auguste, « si mal que l'on a craint une gangrène à la jambe », à la princesse Augusta « elle est charmante, bien portante et a fait trois dents en peu de temps ». « Je l'aime comme si la nature m'en eût donné le droit et pas seulement l'attachement et le dévouement que je porte à ses chers parents. » Mais parfois la vie est bien tranquille, monotone, « les concerts et les tables



à jeu, voilà tout ». Et Charlotte regrette le temps passé, quand vivait son mari. Loin d'être une de ces veuves abusives, pour employer une expression moderne, qui ont monnayé ou déformé la gloire de leur disparu, elle s'est surtout attachée à élever ses enfants dans le culte de leur père : « Son souvenir est toujours l'idée la plus sacrée parmi nous. » Et elle parle de l'aîné, qui « me fait grand plaisir, il est bon, laborieux... il a été reçu comme forestier dans le beau pays de Wurtemberg avec enthousiasme pour le souvenir chéri de son père et avec toute la confiance que son propre caractère mérite ». Elle est non moins fière du second : « Il est devenu docteur en droit, dans sa vingtième année, cela n'est pas peu de gloire et il a la confiance de la faculté des professeurs en droit. ... J'ai eu la satisfaction de le voir arriver au grade de *Kammerassessor*, par la protection de notre princesse... Il a beaucoup d'esprit et il a tant travaillé cet été qu'il ne lui restait que six heures par jour pour manger et dormir. Cet effort était trop grand, et il est obligé de prendre les eaux à Pyrmont. » Les deux filles sont également bien douées quoique de tempérament différent. Caroline présentée à la Cour a été admise dans le *Frauenverein* que Marie Paulowna préside. « Elle a quatre-vingt-quatre jeunes filles à garder deux fois par semaine et leur enseigne à tricoter. Elle a bien à cœur de ne pas manquer à ses devoirs. » Et à ses moments de loisirs, elle fait la lecture à M<sup>me</sup> de Stein, la vieille amie de Goethe, devenue aveugle. Emilie, plus artiste, rêveuse comme sa mère autrefois, apprend le français et le dessin. Combien M<sup>me</sup> Schiller aimerait que ses enfants puissent aller à Tolochenaz compléter leur connaissance de la langue française : « Il me serait doux de les savoir près de vous, et cette idée entre dans mes projets d'avenir. »

Ces lettres apportent encore sur l'état de l'Allemagne au temps des invasions un témoignage de plus, et aussi sur le début du sentiment de l'unité germanique : « Mon fils aîné est Prussien de cœur et d'âme. » Lorsqu'en 1815 survient la débâcle de Napoléon, c'est la joie : « Je suis contente de voir éloigné l'ennemi de l'Humanité à jamais du rang politique qu'il a tenu et déshonoré. Dieu nous préserve de lui à jamais. Je jouis de la gloire de ma nation et je bénis les protecteurs étrangers. J'ai beaucoup souffert de tout ce passage de troupes... »

A cette chronique des menus et grands faits quotidiens, se mêle la nomenclature des deuils et des naissances, des succès et des maladies ; en particulier la triste aventure de la fille du poète Wieland : « Peut-être que notre cher ami Meyer vous parlera de Louise Wieland. Elle est promise à un jeune homme à Iena, qui l'aime beaucoup. Pour son établissement je crains qu'il ne sera pas brillant, car la famille n'est pas riche des deux côtés, mais l'amour soutiendra les forces, et le jeune homme a du talent. » Deux ans plus tard, le dénouement est tragique : « La bonne Louise que j'aimais tant était mariée, à ce que vous savez, à un docteur en droit Emminghaus. Moi, comme plusieurs de ses amis, j'avais désiré qu'elle ne pressa pas son mariage, car elle souffrait de la poitrine, mais hélas ! elle n'a pas suivi nos conseils... Elle est accouchée d'un fils, mais le neuvième jour la mère a péri. »

A travers ces lettres toujours subsiste le souvenir de la Suisse, ce souvenir si fort en elle, puisqu'elle avait réussi à inspirer à son mari son *Guillaume Tell*, alors que lui-même n'avait jamais vu nos contrées. Séjournant dans les montagnes wurtembergeoises, elle y retrouve les impressions lémaniques de son adolescence : l'odeur des

foins depuis peu fauchés, les teintes des crépuscules veveysans : « J'ai fait un tour sur une montagne, d'où l'on voit les cimes de la Westphalie et de la Thuringe. Le soleil se couchait et tout devant moi était dans une teinte du plus beau violet, les montagnes lointaines paraissaient dans le plus beau bleu clair, mais on distinguait les sommets. La verdure des bois était presque noire... Il y a un calme dans les entours, un sérieux, mais c'est une nature sombre, en y ajoutant vos Alpes, les cascades de votre chère Suisse, ce serait un pays incomparable. » De Rudolfstadt, en Thuringe, elle soupire : « Avant de finir la carrière que le ciel m'a prescrite, j'aimerais revoir la belle Suisse, me délecter encore des charmes de la nature et admirer ses beautés. Si cela peut se faire, j'irai encore revoir ces montagnes et ces lacs qui m'entourent encore en idée comme si je venais de les quitter. Je vois de la fenêtre de ma mère, les montagnes d'où je suis revenue de Suisse ! Je n'oublie pas comme mon cœur sentait le vide, en ne voyant plus ses beautés... »

\* \* \*

Confidente de Marie de Saxe-Weimar et de Charlotte de Schiller, collaboratrice de F.-C. de La Harpe dans une mission diplomatique, dont les résultats furent heureux pour notre pays, Jeanne Huc-Mazelet offre le portrait sympathique d'une Vaudoise, intelligente et généreuse.

Henri PERROCHON.

## NOTES

<sup>1</sup> Ce portrait rapide de M<sup>lle</sup> Huc-Mazelet, présenté à la séance du 15 mai 1937 de la Société vaudoise d'Histoire, a été tracé d'après sa correspondance, obligeamment communiquée par M<sup>lles</sup> Colomb.

<sup>2</sup> Jean Huc, pendu à Montpellier en 1723.

<sup>3</sup> Jacques H.-M., né à Florac en 1708, docteur de Montpellier, réfugié à Genève, reprit à Morges en 1735 la pharmacie Morin. Bourgeois de Morges dès 1762 « moyennant la somme de 2000 florins outre 500 florins pour les vins et 2 brochets ou sceaux de cuir, et sous la condition qu'il continuera les mêmes services qu'il a rendus aux pauvres et à l'hôpital de ce lieu gratis, excepté les remèdes qu'il fournira qui luy seront payés ». Son fils Jacques (1736-1816), docteur en médecine de Montpellier. Bourgeois de Tolochenaz dès 1814 ; père de Jeanne et de deux fils : Auguste et Jean-David. Le premier, après des études de médecine à Montpellier, mourut à Paris prématurément. Le second (1773-1843), docteur de Göttingen, exerça son art à Morges, et de son mariage avec Sophie Monod eut cinq enfants, dont l'aîné Auguste fut à son tour médecin dans la même ville. L'un des fils d'Auguste fut professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne.

<sup>4</sup> Voir le journal de M<sup>lle</sup> Lienhardt, publié par J. Cart. *R. H. V.*, 1902.

<sup>5</sup> P. L. Bader : *Un Vaudois à la cour de Catherine II : F. de Ribaupierre* (1932).

<sup>6</sup> En 1793, M<sup>lle</sup> M. : « Le change a haussé depuis quelque temps ; nous devons ce changement au dernier règlement de S. M. sur le commerce. Elle a défendu l'entrée d'une infinité de marchandises, et par là l'argent ne passe pas avec tant d'abondance hors du pays. Ma pauvre robe rayée est depuis plusieurs mois à la douane. Elle se trouve être de l'étoffe proscrite... » A chaque changement de règne, après Catherine ou Paul I<sup>er</sup>, une réforme s'opère à la cour ; on supprime quelques abus, et on baisse les appointements... Ainsi en 1796, nouvel arrangement : « Le désordre et les dépenses de la Cour étaient devenus extrêmes. Au lieu de provisions pour nos servantes, nous recevons par mois 65 roubles, sur quoi nous en donnons 25 pour la nourriture de chacune de nos servantes et d'un petit domestique que nous sommes obligées d'avoir. » Même alors M<sup>lle</sup> M. mettait de côté 1200 roubles par an.

<sup>7</sup> Voir *Dict. hist. vaud.*

<sup>8</sup> Dans sa notice sur Goethe, Soret trace le tableau de la société de Weimar (*Bibliothèque Universelle*, 1832). A ce propos, Marie Paulowna écrivait à Mlle M. : « Soret m'a montré une notice qu'il a tracée sur la fin de Goethe, pour être à la réclamation de ses amis de Genève insérée dans la *Bibliothèque Universelle*, qui est fort bien faite et où il a rendu une justice bien grande au Weimar actuel que bien des gens prendront pour de la flatterie ; mais je trouve qu'il est heureux que l'on puisse dire tout cela sans outrepasser la vérité. » Voir aussi *Un Genevois à la cour de Weimar. Journal inédit de F. Soret* (Paris 1932 ; préface de P. Hazard).

<sup>9</sup> P.-E. Schazmann : « Le voyage en Suisse de Charlotte Langefeld qui plus tard épousa F. Schiller », *Gazette de Lausanne*, 27 décembre 1936.

<sup>10</sup> K. Berger : *Schiller* (Munich 1917), II, p. 652.

<sup>11</sup> Mme de Wolzogen écrivait en 1836 à Mlle M. à propos du fils de Marie Paulowna : « Il est si aimable, si bon, si spirituel. Sa figure est beaucoup plus jolie qu'elle ne promettait de le devenir et elle est pâle, avec une lueur de sensibilité qui la rend attrayante. Que le ciel le guide dans le choix d'une épouse, auquel on doit penser dans quelques années. J'espère que vous y aiderez. »

<sup>12</sup> Marie Paulowna s'était chargée de l'éducation des fils de Schiller, à la mort de leur père. K. Berger : *op. cit.* II, p. 749. Sur Mme Schiller voir : O. Brahm : *Schiller* (Berlin 1892), II, p. 129 suiv. ; K. Berger : *op. cit.* I, p. 551 suiv., II, p. 16 suiv.